



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER)

Modes.

Il n'y a rien à recueillir pour la mode dans les fêtes populaires, et l'on sait que les nombreux spectateurs des joutes, des feux d'artifice et des illuminations, ne vont point adopter, pour ces cohues étourdissantes, les chapeaux ornés de plumes, les peignoirs garnis de dentelles et les ceintures flottantes. Nous avons été toute cette semaine en grande bourgeoisie de toilette; aussi, pour raconter de ces choses qui concernent la mode, et qui seront de mode aujourd'hui, demain, et bien des jours encore, nous allons vous parler des bijoux tels qu'on les comprend dans cet instant.

— De tous les caprices de ce genre, rien n'est plus coquet que les petits colliers justes que l'on porte en demi-toilettes; ils sièent à merveille et n'ont aucune

prétention. Une petite tresse de cheveux plate et fermée par un diamant, ou de petits diamans montés sur émail, sont dans le nombre de cette élégante fantaisie; car ce collier se fait de mille manières: il peut être formé par un lacet d'or, à un, deux ou trois rangs, par une chaîne du Mexique, par une gourmette d'or lisse, par des chaînons liés l'un à l'autre avec des anneaux. Le caractère de ce collier est d'être très-délicat, et fermé par un cadenas assez apparent, soit de travail, soit de volume. Un lacet plat, fermé par un gros cœur en grenat. Une masse de chaînons de Venise, dont le cadenas se cache sous une rose en petites pierres, les unes en petits diamans, les autres en pierres de couleur, enfin nuancées comme la nature. La rose était formée par des rubis, le feuillage par des émeraudes. Les cadenas se placent tout-à-fait en avant; ce genre de collier est extrêmement élégant. Les chaînes de Venise, lors-

qu'elles sont très-fines, se disposent en masse, que retient de distance en distance un anneau plat, carré ou arrondi, en or ciselé ou émaillé; le cadenas est plus riche; ils peuvent recevoir l'un et l'autre plusieurs petites pierres, ou une seule plus grosse, en relief. Le collier et les bracelets pareils vont avec une toilette simple du soir; une robe de mousseline à manches longues, une jolie robe de gros de Naples écossais, ou organdi broché.

— En général, les bijoux sont très-simples, ainsi que l'exigent les toilettes de la saison; seulement il est à remarquer que les femmes élégantes mettent toute leur ambition à ne porter que des bracelets qui ne sont reproduits nulle part. Le bijoutier est payé double, triple; mais n'importe, le bracelet n'est pas revu, il est unique; aussi ont-ils mille modèles divers, entre lesquels on distingue les tresses plates et rondes, les gourmettes plates en or bruni, formées par des écailles superposées avec une pierre ronde et plate, sans facettes ni entourage, placées au milieu de la chaîne pour figurer le cadenas, qui se perd dans les anneaux écaillés. Un ancien modèle, dont la mode remonte à cinq ou six ans, et toujours bien porté, est un bracelet d'or à chaîne en gourmette, fermé par un gros cœur qui retombe en jouant sur la main. Puis les colliers de chien en or bruni, ayant trois charnières, afin de ne pas gêner la flexibilité du poignet. Ils sont ornés d'un riche fermoir en pierres nuancées, ou d'un camée auquel est suspendue par une petite chaîne une bague que l'on peut mettre au-dessus du gant, mais qui est d'un joli effet lorsque la main est nue, et que la petite chaîne flotte dessus.

— Quant aux boucles de ceinture, il faut se résigner à ce qu'elles restent toujours bouclées, puisqu'elles sont parties indispensables des toilettes négligées. Il y a donc peu de changemens à attendre dans cette partie de nos bijoux. Cependant, nous disons que les plus nouvelles bou-

cles sont très-étroites, en or guilloché ou à petites raies alternativement noires et or. Elles se font toujours avec une plaque qui cache les arpillons.

— Une jolie broche ou épingle est toujours à la mode, soit au haut d'une chemisette, soit au milieu des draperies d'une robe, ou au milieu du nœud de ruban noué autour du cou.

Le plus remarquable progrès dans la mode des bijoux est que le préjugé attaché aux diamans, et qui les excluait de toute toilette négligée, est maintenant détruit. On peut porter des diamans comme tout autre pierre, en épingle, en fermoir ou en boucles d'oreilles; seulement il faut qu'ils soient montés avec goût, afin de ne pas paraître bijoux d'ostentation: aussi les gros boutons qui étaient si indispensables dans la corbeille d'une mariée, et qui ensevelissaient six ou huit mille francs en une simple pierre, sont-ils remplacés aujourd'hui par des bijoux de goût, et pour en donner un exemple, nous citerons des boucles d'oreilles formant des rosaces gothiques en diamans sur un champ d'émeraude ou de rubis, ou des fleurs de couleur naturelle sur un lorange noir. Le même style se retrouve sur des fermoirs de bracelets et de colliers.

— Nous parlerons aussi de ces colliers justes au cou formés par une petite gance ronde en or, au devant desquels tient un rang droit qui tombe sur la poitrine et suspend une joli cœur en or, pierrerie ou autre bijou de caprice. Ces petites gances se placent aussi sur le front, et, lorsqu'on veut leur donner plus d'élegance, on y ajoute au milieu un joli bijou, tel qu'un papillon, une fleur, une plaque, etc., etc., soit en or, soit en émaux ou pierreries.

— Point de perles d'aucun genre dans ce moment.

— Quelques petites chaînes en jais pour mettre en négligé, ou pour parure de jeune fille.

MODES D'HOMMES.

A cette époque de l'année où le monde élégant est nomade, et voyage de la ville à la campagne et de la campagne à la ville, il est deux genres de toilettes à signaler aux amateurs de la mode. Luxe et recherche à la ville, bon goût et simplicité à la campagne.

A la campagne, les pantalons de coutil et de drap de fil sont toujours en vogue. Ceux en coutil de laine réunissent fraîcheur et solidité. On en voit aussi beaucoup de blancs à larges raies bleues; quelques ultra-fashionables en portent de parsemés de fleurs. Ces pantalons sont en général larges et sans sou-pieds.

On voit beaucoup de redingotes de drap vert et de velours vert bouteille à boutons ciselés. Ces redingotes sont fort courtes et n'ont qu'une seule poche extérieure sur le côté gauche de la poitrine.

Les chapeaux de paille, de jonc et d'osier sont et seront toujours à l'ordre du jour, vu leur excessive légèreté et la faculté qu'ils laissent à l'air de circuler à travers leur surface. Ils ont de grands rebords et sont effilés du haut. On les entoure d'un ruban dont la couleur est un objet de fantaisie.

La chaussure que portent les élégans à la campagne est le soulier de peau verni, et une guêtre de daim noir boutonnée avec des boutons de corne noire, ronds et lisses.

La chemise est à jabot et la cravate attachée en rosette, afin de le laisser en évidence.

A la ville, les costumes ont peu changé depuis quelque tems; cependant nous signalerons les principales modifications qu'a subies la mode des hommes. Les chapeaux gris se soutiennent toujours avec succès, et nos plus grands élégans les promènent partout.

Les pantalons sont étroits, serrés aux hanches, et s'étendent en s'arrondissant sur le pied, dont ils doivent cacher une

grande partie. De l'endroit où le pantalon touche la botte jusqu'au genou, l'étoffe doit être tendue et décrire une courbe concave. Les couleurs les mieux portées sont le vert clair à côtes ou à damier et le gris poussière.

Les couleurs foncées sont celles des habits à la mode ainsi que des redingotes, qui sont fort courtes et à larges revers.

Pour monter à cheval, on porte des pantalons de velours à côtes. Nous avons remarqué un de nos plus célèbres fashionables montant un cheval de sang avec un chapeau de bois du Brésil, un habit de velours violet à boutons unis avec cercle mat autour, un pantalon de velours blanc à côtes et des bottes à revers.

Les jones à pommes d'or et ceux à têtes lourdes en cuir de Russie conservent toujours la vogue; du reste, on ne saurait prescrire de règles pour ces sortes de fantaisies qui ne reposent que sur le goût. Ainsi, les chaines, les lorgnons, les boutons, les épingles, les bijoux en général, ne sont régis que par les lois du bon goût. Tels sont encore les objets de toilette tels que mouchoirs, gants, éperons, etc.

Nous terminons cet article en disant à nos abonnés qu'il serait trop long d'énumérer toutes les jolies toilettes qu'un homme peut porter, et que, pour avoir une idée de l'élégance la plus raffinée, il faut aller visiter les ateliers de M. *Humann**, c'est là que se trouvent réunies les coupes les plus élégantes et les plus nouvelles, les étoffes les plus riches et les plus variées; c'est là enfin le siège de la mode pour les hommes. C'est de ces riches salons que sont sortis tous ces costumes également remarquables par leur bon goût et leur recherche, qui ensuite se sont répandus par tout le monde fashionable. *Humann* enfin, c'est, pour les hommes le grand régulateur et le souverain maître de la mode et de l'élégance.

* Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 83.

Fragment

D'UN OUVRAGE INÉDIT INTITULÉ :

LA FILLE DU POÈTE.

Combien l'air du printems est parfumé et répand de suaves odeurs ! Les montagnes, les vallons, les forêts se revêtent de leur manteau d'été ; un vent frais étend sur nous son souffle amandé, et la nature déploie ses riches tapis verts parsemés de fleurs d'argent ; cette saison riante des roses et du bonheur, hélas ! elle passera bientôt.

Des gouttes légères de rosée se répandent sur les lis comme des perles liquides et brillantes, et sur les anémones aux larges feuilles déployées et leurs rubis éclatans. Les bluets aussi étendent leurs pavillons d'azur dans les prairies émaillées. Ah ! pendant que la fraîcheur descend des nuages humides, tâchons de jouir de la vie ; car de même que se flétrit la rose, demain se faneront les couleurs pudiques de la vierge. Le bonheur et la beauté n'ont qu'un jour.

Marie en était à ce passage de son poème lorsqu'elle entendit quelqu'un marcher derrière elle ; elle tourna la tête et fut extrêmement surprise à l'aspect de lord Réginald Delmyngton, qui, l'ayant aperçue seule dans un petit cabinet d'étude, entra doucement sans se faire annoncer. Elle rougit, posa sa plume, puis, s'éloignant un peu de la tavola, elle resta quelque tems silencieuse.

Réginald voulut s'excuser près d'elle, car il avait arraché la jeune fille à l'une de ses inspirations poétiques ; elle faisait des vers : Marie et l'ame du père animaient la frêle enveloppe de l'enfant ! En ce moment, il oublia tout pour la contempler ; elle était à quelques pas de lui, les yeux modestement baissés vers la terre, dans une noble et ravissante attitude. Céleste par sa beauté, animée par

tout le feu de la composition, elle lui rappela ce vers de l'*Arioste* :

Alla virginella e'smile alla rosa

Et elle était si bien l'image de la rose.

« Signora, dit-il enfin d'une voix basse et émue, avant de mourir, mon père me remit une lettre que je crois devoir vous communiquer, et il tira de sa poche un de ces portefeuilles brodés et parfumés, un de ces souvenirs de femme qui coûtent bien des veilles, qui font naître bien des pensées ; don offert avec amour, reçu avec reconnaissance, conservé souvent avec indifférence. Il l'ouvrit, y prit un papier plié qu'il présenta à Marie qui tressaillit en le parcourant ; puis, le rendant au lord : « Lisez, mylord, s'écria-t-elle, lisez, je vous en supplie, je ne puis distinguer... mes yeux se troublent à la vue de cette écriture. »

Réginald prit la lettre et lut ce qui suit :

A Mylord Georges Delmyngton, 17 mars 1821.

Mylord,

« Un homme à qui vous avez montré
 » quelque amitié pendant votre séjour en
 » Italie, et qui depuis n'a pas réclamé
 » votre protection pour lui, lorsqu'il était
 » en butte à l'oppression et à la calomnie,
 » vient, à l'heure de la mort, vous im-
 » plorer pour sa famille. Oui, mylord,
 » vous implorer, le mot est dur, et vous
 » êtes étonné qu'il ait pu sortir de la
 » plume de l'orgueilleux Al..., mais, à
 » cette heure suprême, on sent le délire
 » et le néant de toutes les vanités. La
 » gloire, ce divin flambeau qui me brûlait
 » d'un feu céleste, la gloire que je met-
 » tais au-dessus de toutes les affections, me
 » semble aujourd'hui la plus misérable de
 » toutes les chimères. Voir s'éteindre en
 » un instant les plus brillantes facultés ; li-
 » vrer aux vers cette tête couronnée de lau-
 » riers, et vouloir vivre éternellement dans
 » la mémoire des hommes ! O contraste
 » humiliant pour l'ame d'un poète qui ne
 » rêve qu'immortalité et apothéose ! »

» Maintenant, une seule pensée domine
 » toutes les autres, le bonheur des êtres
 » chéris que je laisse après moi et dont
 » je ne me suis pas assez occupé pendant
 » ma vie. J'ai trois filles, mylord, vous
 » leur servirez d'appui; la cadette a hé-
 » rité de l'exaltation de son père, dirai-je
 » aussi de son génie?... Oui, mais le gé-
 » nie égare, et Marie s'élançant dans les
 » régions célestes, Marie sera malheu-
 » reuse sur la terre, car elle composera
 » son existence d'illusions et dédaignera
 » la science de la vie, et l'envie s'armera
 » contre elle de dards empoisonnés.

» Mais vous lui tendrez une main se-
 » courable; je meurs tranquille, mylord,
 » et je vais goûter enfin le repos dont je
 » n'ai pu jouir un instant pendant ma
 » courte et brillante carrière.

« Mon père, » dit Marie d'une voix
 lente et profondément altérée par la dou-
 leur, « tu songeais à la pauvre Marie,
 faible plante brisée par les orages, et je
 ne puis te voir encore au milieu de tes
 admirateurs! je ne puis entendre de con-
 solantes paroles s'échapper de ta bouche,
 et ta main ne glissera plus caressante sur
 mes cheveux, et mes lèvres ne la presse-
 ront plus avec amour et respect. Ils disent
 que je suis maintenant indifférente à tout;
 c'est qu'ils ne savent pas regretter ceux
 qui ne sont plus; c'est qu'ils ne savent
 pas quel vide on éprouve lorsqu'on n'a
 point une âme où l'on puisse épancher
 son âme; un être qui vous aime et qui
 pense avec vous.

Désormais les fleurs n'orneront plus ma
 tête, des chants joyeux ne sortiront plus
 de ma bouche, car il ne sourira plus en
 me voyant parée, et il n'applaudira plus
 à mes accens. J'ai seule mesuré la perte
 que j'ai faite; j'en ai calculé l'étendue, et
 j'ai vu s'évanouir les rêves de mon imagi-
 nation, ces rêves que, jeune et crédule,
 j'espérais voir se réaliser.

Lorsque je laisse exhaler mon chagrin,
 on dit que je suis une enfant! Est-elle une
 enfant celle qui sait sentir, celle qui sait

aimer, celle qui a reçu le dernier soupir
 de son père et l'a recueilli dans son
 cœur?... Il m'a dit en mourant: « Ma-
 rie, je te lègue ma lyre, tu en tireras
 des accens doux et prophétiques, et tes
 accords monteront jusqu'à moi. Il était fier
 de sa fille, et pourtant je ne suis animée
 que par son souvenir et par mon amour
 pour ma belle patrie. »

Réginald l'écoutait avec ravissement;
 il y avait de la mélodie dans ses paroles,
 et cette voix angélique agissait puissam-
 ment sur son âme qui en conservait toutes
 les inflexions.

Marie avait ouvert une des fenêtres et
 respirait l'air embaumé du soir; les der-
 niers rayons du soleil couchant se reflé-
 taient sur l'Arno et y imprimaient mille
 teintes riches et variées; à moitié penchée
 sur la balustrade, elle contemplait la belle
 perspective qui se déroulait à ses yeux,
 cherchant à découvrir dans le ciel le mys-
 tère de la création; et lui, il ne voyait
 qu'elle, il n'admirait qu'elle.

Touché de sa profonde mélancolie, il
 lui dit en se rapprochant: « Mais il vous
 reste encore des parens, des amis qui
 prennent à vous le plus vif intérêt, il vous
 reste une mère... »

— Une mère, dit Marie, oui, ce nom
 est bien doux; une mère, c'est un ange
 qui veille sur vous, qui vous entoure de
 soins affectueux, qui vous berce de riantes
 idées, écarte de vous les chagrins, dirige
 toutes vos affections, vous conduit au port
 sans naufrage; et joyeuse, sait attacher
 le voile nuptial sur une tête de dix-sept
 ans. Oh! oui, je sais apprécier le bonheur
 d'avoir une mère!... » Mais telle n'était
 pas la mère de Marie.

Et pensive elle alla s'asseoir à côté de
 sa harpe; elle en tira quelques accords,
 et sa voix modula des sons ravissans qui
 caressèrent toutes les passions de Régi-
 nald; car il reconnut le noble, le majes-
 tueux *Rule Britannia*, ce chant national
 des Anglais qui réveille toujours en eux
 le souvenir de la patrie comme le chant

des *Montagnards* chez les habitans de la Suisse.

En ce moment, toutes les irrésolutions de Réginald cessèrent, et pressant avec force les mains de Marie dans les siennes, il dit avec énergie : « Je voudrais inventer des expressions assez fortes pour peindre ce que j'éprouve, un titre assez doux pour vous le donner ; je suis votre frère, Marie, votre ami, votre... — Vous m'étonnez, mylord, je vous croyais seulement l'amitié et le dévouement d'un protecteur. Quelquefois je me suis flattée qu'une affection plus tendre, Mais.... Mylord ! quelquefois aussi vous m'avez donné un nom plus doux.... Qui, quelquefois rêvant un autre monde, m'élevant au-dessus des préjugés de celui-ci, je me plaisais... — Achevez donc, dit Réginald qui remarquait la vive rougeur de Marie. — A me nourrir des illusions qui embellissent la vie des poètes et perfectionnent notre nature : il me semblait que nous étions deux habitans du ciel, et que tous deux, appuyés l'un sur l'autre, nous parcourions des jardins embaumés, et que, libres comme l'air sur lequel nous planions, nous goûtions des jouissances célestes par la confiance et l'abandon. — Eh bien ! pourquoi ne donnerions-nous pas une âme à cette idéale poésie ? pourquoi ne serions-nous pas, non deux élus du ciel, mais du paradis terrestre ? et il lui montrait les rians vallons où coule l'Arno. Ce peu de mots venaient de changer tout l'avenir de Marie ; car ils avaient été prononcés avec la solennité d'un engagement sacré, et le bonheur ne lui semblait plus un rêve de sa brillante imagination, mais un bien réel que l'amour seul pouvait donner.

M^{me} EMILIE MARCEL.

LE GÉANT D'ANVERS

Il existe, dans certaines villes, de ces vieilles et grotesques solennités qui offrent le contraste piquant des coutumes du moyen âge, en présence de toute la fraîcheur et des délicates innovations de notre siècle. Ainsi voyons-nous encore à Honschotte des processions où la Passion et tous ses mystères sont représentés par une pantomime que n'aurait pas dédaignée l'auteur de *Notre-Dame de Paris* ; à Dunkerque, Papareuse réclame à chaque carnaval les vieux titres à l'encens populaire, et si le monstrueux mannequin gémit encore au fond du grenier, il ne faut qu'une brillante circonstance pour le rendre au jour et à l'honneur. A Douai, le fameux Gayant vient chaque année animer le pays ; et enfin le *Géant* d'Anvers nous transmet la description suivante :

« Aujourd'hui, à cinq heures et demie du soir, nous avons été témoins de la promenade de Druon-Antigoon, cérémonie qui, chez soi, n'avait pas laissé un seul habitant d'Anvers.

» Figurez-vous une énorme baleine nageant au milieu d'un flot de monde, tant était remplie la place de Meir, remuant queue et nageoires et frayant passage au cortège en vomissant de l'eau par la bouche, les narines, et inondant, au moyen de pistons alimentés par une pompe intérieure et dirigés par un jeune triton, tout ce qui, à vingt pas, se trouvait sur son passage. Puis suivaient deux dauphins montés également par des petits tritons. Ensuite venaient plusieurs nacelles gouvernées par des enfans en costume de marins, faisant retentir l'air des cris de : Vive le roi ! vive la reine ! Et, finalement, M. Druon-Antigoon, suivi de la déesse Pallas, l'un et l'autre placés chacun sur une espèce de char de triomphe traîné par six et quatre chevaux.

» Le géant, armé, cuirassé et vêtu à la romaine, avait son casque panaché aux couleurs nationales, avec une écharpe en

sautoir également aux couleurs belges. Pour Pallas, elle n'avait de remarquable que sa taille et la vétusté de son ensemble.

» Arrivé devant le palais, Druon-Antigoon s'est arrêté, et fort respectueusement s'est incliné devant le roi et la reine, placés au balcon pour recevoir l'hommage du géant anversois. Là s'est terminée la cérémonie, et Druon-Antigoon est retourné chez lui.

» On avait aussi annoncé ce matin la sortie d'un Vulcain ; mais trop vieux et en trop mauvais état, il a dû rester au logis. Ce Vulcain nous rappelle que, lors de la promenade du géant en 1810, lorsque Napoléon et Marie-Louise visitèrent Anvers après leur mariage, une corporation de maréchaux et de serruriers, qui suivait immédiatement le dieu de la fable, forgea sous les fenêtres du palais une couronne de fer, dont Vulcain qui, par sa taille, se trouvait au niveau du balcon, fit offre à l'empereur. »

Littérature.

— Le roman de *Valida, ou la Réputation d'une Femme*, obtient le plus brillant succès. Cet essai d'un jeune talent a été accueilli comme l'aurait été l'œuvre d'un écrivain déjà en possession de la faveur du public. C'est qu'il y a dans ce livre un drame du plus haut intérêt ; c'est que l'auteur a touché à une large plaié de notre société, et si l'effrayant tableau qu'il nous a déroulé peut être trouvé sombre dans quelques parties, c'est que, lorsqu'une pensée morale se présente sous la forme du roman, elle a besoin, pour être comprise et porter quelques fruits, de laisser dans l'ame du lecteur de profondes émotions et de longs souvenirs. Or, on n'obtient ce résultat qu'en appelant l'art au secours de la philosophie, et les effets dramatiques au secours de la pensée. L'auteur de *Valida* l'a senti ; aussi est-ce

par l'ame qu'il arrive à l'intelligence, par l'imagination qu'il touche le cœur et fait répandre des larmes. *Valida* est du petit nombre des compositions qu'on lit deux fois. La seconde édition ne se fera pas attendre.

Théâtres.

— THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Les dernières représentations d'*Angelo* ont eu lieu avec le même succès que les premières. Ce beau drame disparaît pour le moment de la scène des Français, à cause de l'absence de M^{lle} Mars et de M^{me} Dorval, qui vont toutes deux faire leur tournée départementale. Cette dernière remplira, dans plusieurs villes, le rôle de la Tisbé, et dans d'autres, celui de Catarina où elle s'est montrée si vraie, si belle, si grande tragédienne.

— CIRQUE-OLYMPIQUE. — *Kiouny, ou l'Eléphant et le Page*, est apparu sur la scène de MM. Franconi. La pompeuse affiche du Cirque-Olympique nous avait déjà fait prévoir une superbe représentation, et l'administration a loyalement tenu ses promesses. La scène se passe aux environs de Grenoble, dans les montagnes du Dauphiné, au tems du roi Charles VIII. On n'a pas encore vu d'éléphant en France, et un jeune page, amant heureux de sa jeune maîtresse, qui a fui avec elle jusqu'en Asie, est revenu en compagnie d'un jeune éléphant nommé Kiouny, dont l'aspect effraie et étonne d'abord le seigneur suzerain baron de Francastel, le comte Adelbert, son favori, et la tourbe des varlets et des manans. Le jeune Kiouny enchante bientôt l'assistance par son adresse et son intelligence vraiment merveilleuses. Mais le page séducteur, Aloïse et son enfant sont découverts dans la chaumière qui leur sert de retraite. Le tuteur les fait tous prisonniers. Dès lors, l'éléphant joue le rôle de libérateur. Pendant

quatre actes, il déjoue tous les projets de vengeance du comte et du baron. Il brise les herbes et les ponts-levis du manoir féodal, incendie même une forêt; et, comme tout s'arrange à la fin, la pièce se termine par des réjouissances au milieu desquelles Kiouny danse sur la corde sans balancier.

Album.

— Les plans du théâtre Saint-Antoine ont été terminés par M. Piron, architecte; on attend le déblaiement complet du terrain pour commencer les travaux de construction.

— Une évasion presque miraculeuse vient d'avoir lieu à Rennes. Le nommé Hurvois, détenu et chargé de chaînes depuis plusieurs mois, était au moment d'être transféré à Rennes pour y être jugé par la cour d'assises, comme accusé d'avoir commandé en chef l'attaque du grand convoi d'argent sur la route de Pontivy. Ce malheureux, dans la conviction qu'un arrêt de mort l'attendait, prit la résolution d'user de tous les moyens pour s'évader, dût-il périr en les essayant. Il parvint, au moyen d'instrumens qu'on lui fit passer, à se débarrasser de cinquante livres de fer qu'il avait à chaque jambe, à scier aussi la double rangée de barres qui fermaient la fenêtre, dont il ne connaissait pas l'élévation; puis, se faisant une échelle de ses liens, il monta jusque sur cette croisée qu'il vit être, à son grand étonnement, à cinquante et quelques pieds de hauteur de terre. La mort lui paraît alors inévitable; mais, préférant la mort à l'échafaud, il s'élança, et est assez heureux

pour rencontrer dans sa chute le sommet d'un peuplier qu'il embrasse et casse par son poids; il retombe, avec cette portion d'arbre qu'il n'abandonne pas, sur un autre au-dessous qui rompt encore, puis sur un autre moins élevé, et enfin jusqu'au sol, sans, à ce qu'il paraît, s'être fait grand mal, puisqu'il a été à même de fuir. Aujourd'hui, il est hors des atteintes de la police. L'autorité, instruite de ce fait, a ordonné de fouiller dans toutes les maisons des environs de Rennes, mais les recherches ont été inutiles.

— M. Estancelin, membre de la chambre des députés, a remis à M. le préfet de la Seine-Inférieure, pour le musée départemental, onze médailles romaines et celtiques d'une belle conservation. Elles ont été trouvées dans les fouilles faites au Bois-l'Abbé, où tout annonce qu'une ville romaine a existé. On a déblayé des parties de construction qui ne laissent aucun doute à cet égard.

— Le théâtre de la Gaité est complètement démoli. Les travaux de reconstruction vont commencer incessamment.

— On a trouvé sur un mendiant arrêté à Marseille la somme de 1,840 fr., dont 1,040 fr. en louis et doubles louis: questionné sur l'origine de cette petite fortune, il a déclaré l'avoir amassé liard à liard en mendiant. Prévenu du délit de mendicité, il a été mis sous mandat de dépôt, et son or a été provisoirement, et selon l'usage, déposé au greffe, pour lui être restitué s'il ne résulte pas de l'instruction que cette somme de 1,840 fr. provienne de quelque méfait.

A ce Numéro sont jointes les planches 1178 et 1179.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9f.—Départemens, 9f. 50 c.—Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



Modes de Paris.

35 Juillet 1835.

N.º 778.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra
Chapeau en crêpe de Mme Thomas rue des Filles S^t Thomas.
Robe en Mousseline brodée garnie de dentelles.

Mess^{rs} S & J Fuller N.º 34 Rathbone Place London

Ayuntamiento de Madrid

Modes de Paris.

31 Juillet 1835.

N.º 179.



Dumoulin del.

Dumoulin sc.

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

1^{re} figure Toilette publiée des Ateliers de M^{rs} Meulin rue Neuve S^t Marc, 11.

Coffure de M^{rs} Bruckmann, rue de Grammont

2^{de} figure Costume de chasse, exécuté en Coutil noir.

Mess^{rs} C. & J. Fuller N.º 34, Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid